

Pleins feux sur Saint-Jean-Baptiste

Michèle Jean et Alyne LeBel

Volume 3, numéro 1, printemps 1987

Saint-Jean-Baptiste : la paroisse, le quartier, le faubourg

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6572ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. & LeBel, A. (1987). Pleins feux sur Saint-Jean-Baptiste.
Cap-aux-Diamants, 3(1), 23–26.



«Incendie du quartier Saint-Jean à Québec», huile sur toile du peintre Joseph Légaré, 1845. (Photo: Musée du Québec).

PLEINS FEUX SUR SAINT-JEAN-BAPTISTE

par Michèle Jean et Alyne Lebel*

Encore aujourd'hui, les pertes causées par les incendies dans la ville de Québec font la manchette. Malgré leur importance actuelle, ces coûts paraissent relativement peu élevés si on les compare aux effets des désastres survenus dans la plupart des quartiers de la vieille capitale au cours du siècle dernier.

Plusieurs facteurs expliquent que l'élément destructeur s'en soit pris avec tant de virulence dans le passé: l'étroitesse caractéristique des lotissements, l'importance du bois dans les constructions, l'absence de ruelles, des conditions climatiques difficiles, ou encore la présence de hangars, écuries et bâtiments de ferme dans les cours, où s'accumulaient de nombreux débris hautement inflammables constituant autant de causes ou de foyers potentiels d'incendie.

A ces conditions s'ajoute la piètre qualité de l'aqueduc: une faiblesse chronique tout au long du XIX^e siècle. Un problème qu'accentue dans la partie haute de la ville, l'absence de pression d'eau. À cette époque, l'eau était acheminée depuis la source située au Château d'eau (Loretteville) jusqu'à la haute-ville, selon le principe de la gravité terrestre. Ce système réussissait en temps normal à alimenter assez convenablement la basse-ville, mais son efficacité laissait plutôt à désirer pour desservir la haute-ville. Les incendies dévastateurs de 1845 et 1881 eurent cependant pour effet d'accélérer respectivement la mise en place et l'amélioration du système d'aqueduc à Québec. En effet, à la suite du rap-

* Membres du comité de rédaction



Photographie de Louis-Prudent Vallée montrant les ruines de la conflagration de 1876. Au loin apparaît l'église Saint-Jean-Baptiste. (Archives du Séminaire de Québec, photographie: Pierre Soulard).

port remis par l'ingénieur new-yorkais Robert G. Balwin en 1848, la ville entreprenait la construction d'un premier aqueduc qui sera terminé en 1865. Par la suite, les désastres de 1876 et 1881 incitèrent les autorités municipales à améliorer le système d'aqueduc en augmentant de 18 à 30 pouces le diamètre des conduits d'amenée d'eau vers la haute-ville.

Presque tous les quartiers urbains, à l'exception de la partie intra-muros, eurent à déplorer des

dégâts matériels majeurs causés par le feu au siècle dernier. Le quartier Saint-Jean-Baptiste se conforme à cette règle. Trois incendies importants le dévastent entre 1845 et 1881. Tous surviennent entre la fin du printemps et le début de l'été (28 juin, 30 mai, 8 juin).

Nous vous proposons de refaire l'itinéraire de chacune de ces conflagrations en analysant les causes, les pertes, les conséquences et les formes de solidarité qu'elles engendrent et mobilisent pour faire face au destin.

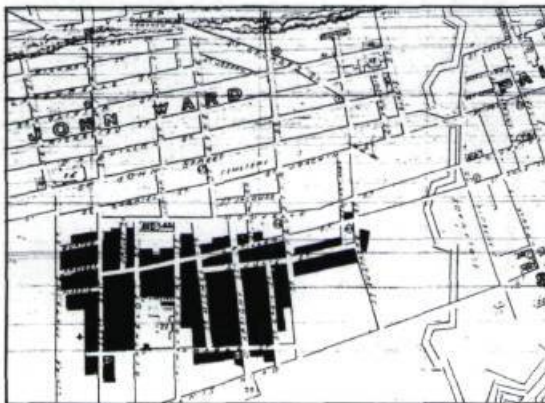
28 juin 1845

L'incendie du 28 juin 1845 constitue le plus important désastre qu'ait connu le quartier Saint-Jean-Baptiste. Deux églises, trois écoles et près de 1 300 maisons sont détruites, laissant des milliers de personnes sans abri. Les pertes se chiffrent à 6 millions de dollars.

C'est à 11 heures du soir, sur la rue d'Aiguillon, que le feu éclate pour n'être finalement maîtrisé qu'aux petites heures du matin. Les flammes alimentées par un violent vent d'est se propagent à vive allure, à tel point que devant leur ampleur l'Artillerie Royale fait exploser treize maisons dans le but d'arrêter la marche de l'incendie. Cette initiative cause la perte de deux vies humaines, sans nécessairement enrayer efficacement la conflagration. Une telle pratique n'est toutefois pas rare et souvent les gens décident ainsi d'abattre quelques maisons dans l'espoir de freiner les flammes.

Impressionnantes et grandioses comme en témoignent certains écrits qui mentionnent que les flammes pouvaient être perçues de Trois-Rivières et du Lac Saint-Pierre. De plus, cet incendie donne l'occasion à différents groupes de touristes partis en bateau de Montréal, de venir voir la vieille capitale encore enfouie sous les cendres fumantes. Retombée positive toutefois, les sommes déboursées pour le voyage de ces passagers ont été versées au fonds de secours.

Dans les jours qui suivent, alors qu'on s'acharne à l'édification de nouvelles demeures, le conseil



Plan de la superficie incendiée d'après un tracé de Paul Cousin. (L'Opinion publique, 15 juin 1876).



Les victimes se réfugient près de la Tour Martello no 3. (Dessin de Beelow dans Canadian Illustrated News, 18 juin 1881).



*Les ruines de l'église
Saint-Jean-Baptiste
d'après un dessin de
Sidney P. Hall.
(Archives publiques du
Canada).*

municipal adopte un règlement interdisant l'utilisation du bois comme matériau de construction. Les incendies futurs démontrent qu'il fut loin d'être respecté par la population.

**27 juin 1861, 7 juin 1862,
20 juillet 1867**

Ces trois incendies, rapprochés dans le temps, ne revendiquent pas une ampleur notable sur le plan des bâtiments touchés. Toutefois, ils comportent certaines similitudes, qui ainsi juxtapo-

sées, illustrent d'une façon percutante certains problèmes.

D'abord, le mauvais fonctionnement du service de l'aqueduc: le manque d'eau empêche la mise en marche des pompes et suscite le mécontentement des gens. Cette situation est évoquée à chaque fois dans les journaux.

Autre trait caractéristique de ces incendies: leur lieu d'origine. Grange, hangar, écuries, semblent constituer des lieux de prédilection. Et, encore



*Misère et désolation au
lendemain du désastre.
(Dessin: A. Lepère,
Archives nationales du
Québec).*

Georges Laperrière, propriétaire du bâtiment où le feu prit naissance (Canadian Illustrated News, 18 juin 1881).



un fois, les constructions de bois favorisent la propagation des flammes. A ce sujet, au lendemain de l'incendie de 1867, le **Journal de Québec** prend la peine de mentionner «*qu'une petite maison lambrissée en briques et couverte en tôle est restée intacte.*»

L'écart minime qui sépare chacun de ces incendies a sans doute forcé les autorités à réagir. Déjà,

Le «policeman» Patrick Flynn qui, d'un geste héroïque, sauva deux enfants des flammes. (Canadian Illustrated News, 18 juin 1881).



le maire Joseph Cauchon avait créé une brigade de feu pour remplacer les pompiers volontaires. Par ailleurs, on procède à l'installation du télégraphe d'alarme.

30 mai 1876

En 1876, le quartier est à nouveau la proie des flammes. Cette fois, le feu éclate en plein cœur de l'après-midi dans une écurie de la rue Scott. Aussitôt, le branle-bas de combat s'organise. Certains résidents montent sur les toits de leurs maisons pour les arroser. D'autres s'affairent à charger leurs biens sur des voitures. En peu de temps, les champs situés à l'extrémité du quartier se couvrent de meubles. Dans les rues, hommes, femmes, enfants et animaux fuient les flammes.

Dix-sept rues, totalisant une superficie de vingt-six arpents, 500 maisons brûlées, 3 000 personnes sans abri et quatre pertes de vie, voilà le bilan de cet incendie. Le maire en fonction, Owen Murphy, demande l'aide du ministre de la Milice afin de mettre les casernes de l'artillerie à la disposition des victimes, et fait également distribuer du pain. Le faubourg Saint-Jean était loin d'être au bout de ses peines.

8 juin 1881

Date fatidique dans l'histoire du quartier où un incendie, en plus de mettre à la rue plus de 5 000 personnes, détruit l'église Saint-Jean-Baptiste. Selon des témoignages d'époque le son lamentable du clocher léché par les flammes fait pitié à entendre. Terrible, mais non moins impressionnante est la chute même de l'église. Encore plus désolantes sont les scènes de vandalisme et de pillage qui se mêlent aux cris et lamentations des victimes.

En sept heures, pas loin de 1 200 maisons flamboyent et trois personnes perdent la vie. Même **L'Événement** n'a pu faire paraître son édition du 9 juin car ses typographes ont pratiquement tout perdu. A nouveau le recours à la charité publique est nécessaire. Une campagne de souscription est levée à laquelle le maire, le gouverneur-général, le Séminaire et même les municipalités d'Ottawa et de Toronto participent. La somme recueillie, environ 12 000\$, est bien loin des 2 millions de dollars de dommages. Autre signe de solidarité, le Séminaire de Québec accepte de loger gratuitement les élèves dont les parents ont été victimes de l'incendie.

Le manque d'eau est de nouveau, trente-six ans après le premier incendie majeur, le principal problème, apparemment insoluble. En effet, il faudra attendre le XXI^{ème} siècle pour voir des améliorations appréciables au système d'aqueduc, et mettre le faubourg à l'abri des conflagrations. ♦